

J E A N - M A R I E B L A S D E R O B L È S

DANS  
L'ÉPAISSEUR  
DE LA CHAIR

*Roman*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Mémoire de riz*  
Prix de la nouvelle de l'Académie française

*Là où les tigres sont chez eux*  
Prix du roman Fnac  
Prix du jury Jean Giono  
Prix Médicis

*La Montagne de minuit*  
Grand Prix Thyde Monnier  
de la Société des Gens de Lettres

*L'Île du Point Némó*

© Zulma, 2017.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Dans l'épaisseur de la chair*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

« C'est une histoire... Une histoire de qui, sur quoi, quand? Point de hâte. C'est l'histoire, monsieur (peut-être en aura-t-on plus envie de le lire), de ce qui se passe dans l'esprit d'un homme. Dites cela et rien de plus du livre, et vous ne ferez pas mauvaise figure, je vous le garantis, dans un cercle de métaphysiciens. »

LAURENCE STERNE

*Vie et opinions de Tristram Shandy*

*La secte des badasses*

I

Bateau amarré à quai, après une approche en douceur malgré le mistral, j'étouffe le moteur en tirant sur l'étrange manette qui produit cet effet, un peu en dessous de la roue ; j'abaisse les coupe-batteries, puis j'immobilise la barre franche avec le sandow reliant le timon à un tournevis rouillé, fiché à l'angle tribord de la poupe. Omettre cette précaution avant de songer à quitter le bord serait impardonnable : c'est mon père qui a inventé ce système superflu dont je ne saurais oublier la mise en place sans devoir revenir au bateau quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Les années passant, il s'agit désormais d'un rituel impérieux : y contrevenir mettrait en péril le toujours hypothétique allumage du moteur, voire le bon déroulement d'une future partie de pêche.

Tout s'est bien passé aujourd'hui ; j'étais sur le quai à sept heures pétantes, et nous sommes sortis du port juste au moment où le soleil pointait au-dessus de San Salvador. Une heure de route pour rejoindre le poste de pêche, au large de Carqueiranne, et huit à dix lignes calées puis remontées par trois cent cinquante mètres de fond. Ma mère avait réussi à laver et repasser à temps la vieille chemise bleue porte-bonheur de mon père (celle du pagre de six kilos, en 1964), il avait sa « bonne » casquette vissée sur le crâne (celle des douze daurades roses de deux kilos, en 1976), les salabres étaient bien enchevêtrés à l'intérieur de la cabine, inaccessibles en cas de prise majeure ; les mettre sur le pont eût interdit à tout poisson de mordre à nos appâts, puisque – l'expérience le démontrait – tel mérrou d'exception ou tel glorieux espadon n'avaient jamais été remontés que dans la panique et après le miraculeux démêlage des instruments adaptés à leur mise à bord. Le dieu Volvo s'était montré clément ; quant à Fuso, demi-dieu japonais présidant au sonar, il avait daigné nous indiquer à peu près fidèlement, quoique de façon épisodique – à cause d'un problème d'alimentation électrique –, les profondeurs désirées. Sorti sur le côté tribord, le sac de sardines congelées avait bénéficié des premiers rayons du soleil. Quelques centimètres trop à droite ou à gauche, et jusqu'à mon ombre portée,

si d'aventure je n'avais pas opté pour ma place habituelle à l'arrière, un peu en deçà de la cabine, sans parler d'un mauvais cap qui eût gardé à l'ombre les puantes friandises : toutes ces variables infinitésimales auraient pu contrarier le dégel des appâts et provoquer l'ire paternelle. Rien de tel ce matin : vingt minutes après le départ, mon père m'a confié la barre pour commencer le boëtage des lignes. Une demi-sardine par hameçon – « pas de tête, pas de queue : les poissons préfèrent sans... ». J'en ai profité pour boire un café dans le capuchon de la petite bouteille thermos que mon père prépare à mon attention ; je ne bois plus que du thé depuis des années, mais ça ne fait rien, il s'agit là aussi d'un rituel figé jusque dans ses moindres détails : la thermos doit être petite, rouge et chinoise – chinoise, à cause d'un ancien modèle rapporté de Tien-Tsin dont le bouchon en liège est censé faire merveille pour la conservation de la chaleur ; petite, à cause de l'encombrement : tout doit tenir dans un seau, avec les biscottes et le sac de sardines ; rouge, à cause des six bonites qui ont suivi l'inauguration du premier modèle. Depuis la perte malencontreuse de cette thermos fondatrice, mon père en a essayé plusieurs, en plastique bleu ou vert, en aluminium – pour tenter d'exorciser le démon de la couleur –, mais la pêche ressemblait à leur café : elle restait désespérément tiède. Par chance, j'ai quelques amis en Chine pour nous faire parvenir le bon modèle lorsque cela s'avère nécessaire.

Une fois arrivés sur zone, deux milles au sud-est des Fourmigues, mon père m'envoie installer un bambou de traîne sur bâbord : je râle devant l'inutilité du geste, car il ne s'agit pas de laisser filer un leurre à destination des bonites qui rougissaient chaque saison le pont de notre bateau, mais uniquement d'un artifice destiné à gruger la gendarmerie maritime. Comme nous pêchons avec un moulinet électrique, et que le port bruit de rumeurs – colportées par les pêcheurs professionnels – selon lesquelles plusieurs plaisanciers auraient été condamnés à de fortes amendes pour possession et usage de cet engin illicite, mon cher papa a inventé ce subterfuge magnifique : si d'aventure une vedette de la gendarmerie nous observait à la jumelle, elle ne verrait en nous, grâce au bambou-leurre, que d'inoffensifs et paisibles pêcheurs à la traîne. D'autant plus inoffensifs que pollution et pêche industrielle aidant, plus personne n'a aperçu l'ombre d'une bonite dans nos parages depuis bientôt cinq ans !

Mon père a quatre-vingt-treize ans, ce n'est pas une excuse : il a toujours été ainsi. Je suis fier d'être son fils pour une infinité de raisons, mais je l'admire aussi, j'en conviens, pour avoir réussi à transformer si



insidieusement toute partie de pêche en liturgie. Notre bon palangrier en bois, construit en 1980 par Cacciutolo à Port-Saint-Louis, est ainsi devenu au fil des jours une sorte de serapeum flottant, un sanctuaire regorgeant de rites propitiatoires impénétrables, d'ex-voto corrodés, d'aires sacrificielles délimitées au centimètre près. Tout y fait signe, le moindre geste y est lourd de conséquences. La façon de se déplacer d'un bord à l'autre, de tester un fil de nylon, de boire, de se nourrir ! Mon père est un chaman tout entier dédié à sa quête des profondeurs marines, il exige de tous ceux qui désirent communier avec lui et profiter de son savoir la même ascèse quasi religieuse, les mêmes privations qu'il s'inflige chaque jour sans sourciller : pour six à huit heures de pêche, il n'emporte en tout et pour tout que la thermos chinoise (trois tasses de café), une bouteille d'eau congelée (pour tenir au frais les poissons dans la glacière ; on peut en boire quelques gouttes vers onze heures, lorsque le glaçon commence à fondre un peu, mais c'est mal vu) et quatre biscottes sous cellophane (il en mangera une vers dix heures – il a du diabète, affaire de vie ou de mort – et moi une autre, par désœuvrement ou parce que j'ai envie de fumer). C'est comme ça depuis quarante ans que je vais à la pêche avec lui, et je ne m'en porte pas plus mal. Les rares fois où mon père a accepté d'emmener quelqu'un d'autre avec nous, prenant sur lui pour ne pas imposer à son invité nos règles cisterciennes, cela s'est toujours mal passé. La

personne en question se ramenait à bord avec des croissants, du pain frais, des rillettes, du pastis et du rosé ! Toutes victuailles auxquelles nous refusions de goûter mon père et moi, ce qui avait le don de mettre mal à l'aise notre passager et visait secrètement à l'écoeurer de notre compagnie. Il est bien évident que dans une telle situation, nous ne touchions pas à une seule biscotte ni même à l'eau ou au café que nous laissions entièrement à la disposition de notre victime. Allez, allez, nous ne sommes pas ici pour nous amuser, a toujours dit mon père chaque fois que nous arrivions sur les lieux de pêche et que je tardais une seconde à mettre ma ligne à l'eau. J'ai entendu cette phrase toute mon enfance, sans comprendre qu'elle résumait une philosophie, et non le désir d'amasser le plus de poissons possible dans un temps donné : la pêche est une activité sérieuse, une cérémonie – j'y insiste – qui demande le dévouement de tout son être. Une sorte d'incursion dans le monde des ténèbres qu'il faut gagner de haute lutte. Revenir bredouille, ce n'est pas bien grave mais c'est quand même s'être montré indigne. Un peu comme de perdre une partie d'échecs. L'adversaire a été plus fort, à nous d'en tirer les conclusions. Pas la bonne lune, la prochaine fois faudra partir plus tôt ; les daurades roses remontent le tombant vers les fonds de deux cent cinquante mètres dans l'après-midi – mon père assure que Cousteau a écrit ça quelque part – ce qui voudrait dire qu'on a calé nos lignes trop profond ; aujourd'hui on a choisi

des plombs de cinq cents grammes, demain on essayera plus lourd pour pallier les effets du courant ; les sardines étaient pourries à force d'avoir été recongelées, l'invité précédent nous a porté la scoumoune... Tout peut être prétexte à expliquer cette chose incompréhensible : pourquoi n'a-t-il pris ce jour aucun poisson à l'endroit même où hier encore nous en avons pêché une lessiveuse ?

5

Il y a forcément une explication à cette vicissitude, mais comme il n'arrive pas à l'attribuer à une cause rationnelle, il se prend – lui, mécréant de première classe – à regretter que les dieux n'aient pas consenti à nous être propices et à chercher les moyens de nous les rendre à nouveau favorables. Mon père est un Romain qui écoute la météo comme on consultait autrefois les aruspices. Si cela pouvait se faire, je suis persuadé qu'il n'hésiterait pas à sacrifier une mouette avant tout embarquement, et à payer quelque augure pour lire dans les viscères du volatile la moindre chance de revenir au port avec une bonne prise. À peine les lignes calées, il procède ainsi à l'allumage rituel de la radio. Un transistor bas de gamme, du genre premier prix *Made in China*, qui va mettre moins de trois mois à se boursoufler sous les assauts conjugués de la mer et du soleil, puis à implorer, couvert d'écailles et de sang de poisson, avant de

rejoindre ses collègues chinois dans le cimetière sous-marin que nous alimentons sans discontinuer depuis plusieurs dizaines d'années. Mon père ne les jette pas devant moi, il sait que cela offusque ma conscience écologiste, il attend que mes vacances se terminent ; lorsque je reviens pour une partie de pêche, il se contente d'exhiber sans mot dire un nouveau boîtier invariablement réglé sur Radio Classique. Le jazz serait plus à son goût, mais seule cette fréquence est favorable : à l'en croire elle agit sur les poissons comme le chant des Sirènes sur les marins de l'Antiquité. Passé la première semaine, toutefois, l'appareil rechigne, il a besoin de rester au soleil un certain temps pour évacuer l'humidité de la nuit avant de réussir à fonctionner. Sa place est donc auprès des sardines mises à décongeler : il y réchauffe ses circuits engorgés durant deux heures avant d'être sollicité. Je pense souvent à l'archéologue du futur qui tombera un jour, par trois cent cinquante mètres de fond, sur ce gisement de transistors incongru ; sans compter les centaines de couteaux et de pinces qui doivent se trouver aux alentours. Mon père a beau avoir été chirurgien, il est d'une insigne maladresse chaque fois qu'il se sert de ses mains pour manier autre chose qu'un scalpel : qu'il monte un hameçon sur une ligne et coupe le fil qui dépasse, c'est une fois sur cinq qu'il jette à la mer le couteau plutôt que le fil ; même chose lorsqu'il s'agit d'utiliser une pince ou un marteau à coquillages. Il consomme ainsi une

dizaine d'Opinel par an et une demi-douzaine d'outils flambant neufs. Comme il connaît son handicap, il a toujours plusieurs couteaux d'avance, mais ces derniers rouillent dans leur seau, faute d'être entretenus, si bien qu'ils sont inutilisables en temps opportun et finissent en groupe au fond de la mer avant leur remplacement.

## 6

Comme à chaque fois, après la pose de nos trois lignes, il y a eu un moment de pure extase : celui de l'attente, une pause de vingt minutes tout entière vouée à la jouissance de la mer. Moteur au ralenti, nous nous sommes laissés dériver au gré du vent à quelques mètres des signaux. Le soleil tardait à percer la brume, au-dessus de l'Almanarre. Sur l'horizon, loin vers l'ouest, une bande outremer annonçait que le mistral ne tarderait pas à se lever. Mon père a jeté à l'eau les têtes de sardine, et une mouette surgie de nulle part est venue amerrir en catastrophe à l'arrière du bateau. Trop tard pour faire autre chose que de contempler, l'air ahuri, les éclats brillants qui commençaient à disparaître dans le bleu. Une jeune mouette arborant déjà son masque d'adulte – sourcils froncés, œil méchant – mais dont le crâne hérissé de duvet ne permettait aucunement de la prendre au sérieux. La radio s'est mise alors à diffuser l'adagio de la Symphonie concertante, et j'ai croisé le regard

de mon père, délavé mais brillant, amoureux, juste en harmonie avec les choses. On ne se parle pas beaucoup lui et moi, à peine une dizaine de phrases durant toute la matinée ; rien de ce que nous pourrions dire ne réussirait à exprimer l'intense communion dont nous sommes conscients en ces instants. Tout se passe comme si la beauté du large ne faisait que mettre en scène, chaque fois différemment, notre bonheur d'être ensemble.